

LE JOUR, 1951
14 JANVIER 1951

PROPOS DOMINICAUX : D'UN DIMANCHE A L'AUTRE

D'un dimanche à l'autre, quoique l'hiver progresse, le ciel s'est un peu éclairci. Ce n'est pas de la fuite des nuages que nous parlons, mais du ciel que chacun de nous porte en soi et qui fait le climat de notre âme.

C'est ainsi que l'espérance succède à la peur. Après s'être habitué aux événements et s'être exercé à les interpréter, on s'aperçoit que l'abîme a reculé, que le péril n'est pas pour demain.

Ce que notre temps devrait châtier avec le plus de rigueur, **c'est le pessimisme qui prêche**, c'est cet obscurcissement volontaire de l'horizon qui vient d'une défaillance de la foi, d'une capitulation de la volonté. Celui qui sème l'inquiétude au delà de ce que la prévoyance permet, au delà de ce que la raison justifie, mérite de tomber sous le coup des lois. C'est une triste, une ingrate besogne que celle qui conduit délibérément aux déroutes de l'âme.

Il y a des spécialistes du pessimisme, il faudrait dire des malades, dont chaque démarche a pour objet d'assombrir la vie. Les malheureux qui s'épuisent à ce jeu ne se rendent pas compte du mal qu'ils font. Pour s'être installés dans les ténèbres, ils veulent que tout le monde y soit. Mais, pour que la vie soit possible, il faut s'affranchir de la peur, il faut compter les chances et non point les écueils, et se dire qu'au dessus des gouvernements et de leur débilité il y a une autorité souveraine et des règles plus hautes ; il y a la Providence et la loi naturelle, il y a l'instinct de conservation, il y a la volonté collective des individus et les réactions innombrables de l'amour, de la pitié, de la raison, de tout ce que fait d'un homme un homme et non point l'esclave désespéré d'une tyrannie perverse.

Sans doute le malheur finit-il par arriver souvent, mais c'est exactement comme chaque vie a pour terme la mort. **Ce n'est pas parce que nous mourrons un jour que nous cesserons de trouver la vie belle ; ce n'est pas parce que notre destinée limite le nombre des battements de notre cœur que nous nous donnerons un cœur de lièvre, prompt à la fuite dans l'affolement.**

Le courage, de nos jours surtout, est un patrimoine en soi ; c'est un capital plus sûr que les pauvres richesses pour lesquelles tant d'hommes tremblent ; c'est la condition de l'équilibre et la condition de la joie. Ceux qui ont peur, ne vivent plus. Leur vie est un essoufflement et le souci de leurs biens un drame de chaque instant ; de sorte qu'ils finissent par tout perdre pour n'avoir pas voulu mettre dans leur cerveau un peu de soleil, un de lumière dans leur cœur.

L'existence est ainsi faite que le pessimiste y est atteint deux fois au lieu d'une ; une première fois par la tristesse de ses discours, une seconde par les coups du sort. Et

l'expérience montre que les plus pessimistes sont ceux qui ont le moins de raisons de l'être ; souvent ceux-là que la fortune a comblés. **C'est une sombre ironie de voir des êtres qui devraient traverser ce monde en chantant, se perdre dans les gouffres de la peur, dans la détresse des pusillanimes.**

Haut les cœurs ! Notre époque veut plus d'exaltation qu'aucune autre. Pour vaincre la guerre et faire reculer la mort ce ne sont pas des gémissements qu'il faut, c'est un courage intrépide.

Et puis la vie est si belle ! Même dans l'épreuve et jusque dans la noble et salubre douleur !